

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											✓	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 3 JUIN, 1880.

No. 29.

## Un Hivernage dans les Glaces

*Suite.*

Pierre Nouquet ne se sentait pas de joie. Il embrassait tout le monde ; puis il jeta du bois dans le poêle, et bientôt une température supportable s'établit dans la cabane.

Là, il y avait encore deux hommes que ni Jean Cornbutte ni Penellan ne connaissaient.

C'étaient Jocki et Herming, les deux seuls matelots qui restassent de l'équipage du *Froern*.

— Mes amis, nous sommes donc sauvés, dit Louis Cornbutte. Mon père ! Marie ! vous vous êtes exposés à tant de périls !

— Nous ne le regrettons pas, mon Louis, répondit Jean Cornbutte. Ton brick, la *Jeune-Hardie*, est solidement ancré dans les glaces à soixante lieues d'ici. Nous le rejoindrons tous ensemble.

— Quand Cortrois rentrera, dit Pierre Nouquet, il sera si content qu'il sera même content tout de même !

Un triste silence suivit cette réflexion, et Penellan apprit à Pierre Nouquet et à Louis Cornbutte la mort de leur compagnon, que le froid avait tué.

— Mes amis, dit Penellan, nous attendrons ici que le froid diminue. Vous avez des vivres et du bois ?

— Oui, et nous brûlerons ce qui nous reste du *Froern* !

Le *Froern* avait été entraîné, en effet, à quarante milles de l'endroit où Louis Cornbutte hivernait. Là il fut brisé par les glaçons qui flottaient au dégel, et les naufragés furent emportés, avec une partie des débris dont était construite leur cabane, sur le rivage méridional de l'île Shannon.

Les naufragés se trouvaient alors au nombre de cinq. Louis Cornbutte, Cortrois, Pierre Nouquet, Jocki et Herming. Quant au reste de l'équipage norvégien, il avait été submergé avec la chaloupe au moment du naufrage.

Dès que Louis Cornbutte, entraîné dans les glaces, vit celles-ci se refermer autour de lui, il prit toutes les précautions pour passer l'hiver. C'était un homme énergique, d'une grande activité comme d'un grand courage ; mais, en dépit de sa fer-

meté, il avait été vaincu par ce climat horrible, et quand son père le retrouva, il ne s'attendait plus qu'à mourir. Il n'avait, d'ailleurs, pas à lutter les éléments, mais contre le mauvais vouloir des deux matelots norvégiens, qui lui devaient la vie, cependant. C'étaient deux sortes de sauvages, à peu près inaccessibles aux sentiments les plus naturels. Aussi, quand Louis Cornbutte eut occasion d'entretenir Penellan, il lui recommanda de s'en délier particulièrement. En retour, Penellan le mit au courant de la conduite d'André Vasling. Louis Cornbutte ne put y croire, mais Penellan lui prouva que, depuis sa disparition, André Vasling avait toujours agi de manière à s'assurer la main de la jeune fille.

Toute cette journée fut employée au repos et au plaisir de se revoir. Fidèle Misonne et Pierre Nouquet tuèrent quelques oiseaux de mer, près de la maison, dont il n'était pas prudent de s'écarter. Ces vivres frais et le feu qui fut activé rendirent de la force aux plus malades. Louis Cornbutte lui-même éprouva un mieux sensible. C'était le premier moment de plaisir qu'éprouvaient ces braves gens. Aussi le fêtèrent-ils avec entrain, dans cette misérable cabane, à six cents lieues dans les mers du Nord, par un froid de trente degrés au-dessous de zéro !

Cette température dura jusqu'à la fin de la lune, et ce ne fut que vers le 10 novembre, huit jours après leur réunion, que Jean Cornbutte et ses compagnons purent songer au départ. Ils n'avaient plus que la lueur des étoiles pour se guider, mais le froid était moins vif, et il tomba même un peu de neige.

Avant de quitter ce lieu, on creusa une tombe au pauvre Cortrois. Triste cérémonie, qui affecta vivement ses compagnons ! C'était le premier d'entre eux qui ne devait pas revoir son pays.

Misonne avait construit avec les planches de la cabane une sorte de traîneau destiné au transport des provisions, et les matelots le traînèrent tour à tour. Jean Cornbutte dirigea la marche par les chemins déjà parcourus. Les campements s'organisaient, à l'heure du repos, avec une grande promptitude. Jean

Cornbutte espérait retrouver ses dépôts de provisions, qui devenaient presque indispensables avec ce surcroît de quatre personnes. Aussi chercha-t-il à ne pas s'écarter de sa route.

Par un bonheur providentiel, il fut remis en possession de son traîneau, qui s'était échoué près du promontoire où tous avaient connu tant de dangers. Les chiens, après avoir mangé leurs courroies pour satisfaire leur faim, s'étaient attaqués aux provisions du traîneau. C'était ce qui les avait retenus, et ce furent eux-mêmes qui guidèrent la troupe vers le traîneau, où les vivres étaient encore en grande quantité.

La petite troupe reprit sa route vers la baie d'hivernage. Les chiens furent attelés au traîneau, et aucun incident ne signala l'expédition.

On constata seulement qu'Aupic, André Vasling et les Norvégiens se tenaient à l'écart et ne se mêlaient pas à leurs compagnons ; mais, sans le savoir, ils étaient surveillés de près. Néanmoins, ce germe de dissension jeta plus d'une fois la terreur dans l'âme de Louis Cornbutte et de Penellan.

Vers le 7 décembre, vingt jours après leur réunion, ils aperçurent la baie où hivernait la *Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air sur des blocs de glace ! Ils coururent, fort inquiets de leurs compagnons, et ils furent reçus avec des cris de joie par Gervique, Turquette et Gradlin. Tous étaient en bonne santé, et cependant ils avaient couru, eux aussi, les plus grands dangers.

La tempête s'était fait ressentir dans toute la mer polaire. Les glaces avaient été brisées et déplacées, et, glissant les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit sur lequel reposait le navire. Leur pesanteur spécifique tendant à les ramener au-dessus de l'eau, elles avaient acquis une puissance incalculable, et le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnés à la joie du retour. Les marins de l'exploration se réjouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude,

sans doute, mais enfin supportable. L'exhaussement du navire ne l'avait pas ébranlé, et il était parfaitement solide. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné, à le lancer, en un mot, dans la mer redevenue libre.

Mais une mauvaise nouvelle assombrit le visage de Jean Cornbutte et de ses compagnons. Pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte avait été entièrement brisé; les vivres qu'il renfermait étaient dispersés, et il n'avait pas été possible d'en sauver la moindre partie. Dès que ce malheur fut appris, Jean et Louis Cornbutte visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce qui restait de provisions.

Le dégel ne devait arriver qu'avec le mois de mai, et le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque. C'était donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, pendant lesquels quatorze personnes devaient être nourries. Calculs et comptes faits, Jean Cornbutte comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration. La chasse devint donc obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De crainte que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, et on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans peine au pont du navire.

### XIII.

#### LES DEUX RIVAUX.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norvégiens. Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures; mais Louis Cornbutte, auquel son père avait remis le commandement du brick, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins, les deux Norvégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée. Louis Cornbutte exigea qu'elle lui fut rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux, et André Vasling fit même entendre que les mesures touchant la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, car ils le savaient et ils ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux Norvégiens, qui tirèrent leurs coutelas; mais, secondé par Misonne et Turquiette, il parvint à les leur arracher des mains, et il reprit la caisse de viande salée. André Vasling et Aupic, voyant que l'affaire tournait contre eux, ne s'en mêlèrent aucunement. Néanmoins, Louis Cornbutte prit le second en particulier et lui dit :

—André Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main!

—Louis Cornbutte, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi!

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis Cornbutte put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs; mais avec les grands froids qui approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ces froids commencèrent au solstice, le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro. Les hiverneurs éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extrémités du corps; ils furent pris d'une torpeur mortelle, mêlée de maux de tête, et leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice. Ils demeurent accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur insuffisante, et dès qu'ils s'en éloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte vit sa santé gravement compromise, et il ne pouvait déjà plus quitter son logement. Des symptômes prochains de scorbut se manifestèrent en lui, et ses jambes se couvrirent de taches blanchâtres. La jeune fille se portait bien et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une sœur de charité. Aussi tous ces braves marins la bénissaient-ils du fond du cœur.

(A continuer.)

### BABIL ET BAVARDAGE.

Il est essentiel, lectrices, que vous distinguiez bien ces deux choses, et plus essentiel encore que, tout en vous parent de ce que le *babil* peut vous donner de gentillesse, vous évitiez avec soin ce qu'il a d'importun et que fuyez comme la peste, le vilain défaut du *bavardage*.

D'où vient ce mot *babil*?

Les savants s'en sont mêlés et, comme toujours, ils sont allés chercher bien loin ce qu'ils avaient sous la main.—Nicod et Grotius font remonter ce mot jusqu'à la tour de *Babel*, et c'est à leur suite probablement que Molière a écrit deux vers-ci dans son *Tartufe* :

« C'est véritablement la tour de Babylone,  
Car chacun y babille tout le long de l'aune. »

J'aime mieux donner au mot une origine plus modeste. Je trouve dans *babil* comme dans *baby*, deux syllabes *ba. bi*, qui appartiennent au vocabulaire de l'enfance;—le *babillage* est la langue naturelle de *bébé*, un peu plus rapide seulement et plus limpide et plus abondante, lorsque c'est vous, mesdames, qui parlez cette langue là.

*Babiller*, en effet, c'est : « parler sans rien dire, » ou, ce qui revient au même, c'est : « dire des riens. »—J'ignore qui a inventé cet exercice, mais je sais qu'entre toutes, c'est la femme—(qu'elle soit dame du monde ou modeste ouvrière)—qui dans le *babillage* brille au premier rang. On *babille* partout : au salon et dans l'antichambre; dans la rue, au marché, au magasin, que de paroles pour faire la moindre emplette!

Cela est-il défendu? Non, mesdames; mais à deux conditions : d'abord que le *babillage* ne soit pas ennuyeux, et ensuite, et surtout, qu'il ne soit pas méchant; ce dernier est une variété de *bavardage*; il s'appelle le *caquet*.

*Babiller* légèrement, gazouiller agréablement, bâtir une conversation sur la pointe d'une aiguille, dire des riens, mais de jolie riens, et cela avec aisance, avec grâce et si l'on peut avec esprit, est parfois une gentillesse qui plaît—mais au jeune âge seulement et devant des sortes de sociétés qui acceptent plus légèrement la vie que ne le faisait, par exemple, Phocion qui appelait les *babillardes*, les *volenses de son temps*.—Plus tard, à vingt-cinq à trente ans, le *babillage* ne sied plus. Il ne sied jamais devant des hommes graves ou de rigides matrones; et toujours il doit prendre fin, dès le premier symptôme d'ennui de la part de ceux qui l'écoutent.

*Bavarder* est autre chose. La *bavarde* exerce sa langue sur tout et contre tout, sans aucun égard, sans être arrêtée par aucune considération et

dans le seul but d'entretenir un débordement, une rage de parler la tourmente. Il en résulte tout d'abord un triste inconvénient, c'est l'indiscrétion. La bavarde commence par dire des riens, puis la langue lui démanche et le besoin de parler la pousse à dire des choses fâcheuses pour les autres, et souvent pour elle-même.

Ceci peut aller loin : l'homme qui a ce défaut devient aisément médisant, et de la médisance à la calomnie il n'y a souvent qu'un pas. Chez la femme, le bavardage conduit aux caquets, c'est-à-dire au commérage.

« Il y a, dit la Bruyère, une chose qu'on n'a pas vue sous le soleil, qu'on ne verra jamais : c'est une petite ville d'où l'on a banni les caquets, le mensonge et la médisance. » — Et ce que l'auteur des *Caractères* signalait il y a près de cent ans est malheureusement encore vrai aujourd'hui. En campagne surtout, les caquets deviennent une occupation, une habitude un besoin pour les femmes qui, ayant par ordinairement la ressource des spectacles, des arts, des talents, de la littérature et des grandes réunions, verraient souvent leur conversation tarir si elles ne s'entretenaient pas de ce qu'on dit, de ce qu'on fait chez la voisine.

Oh ! le vilain défaut, mesdames ! Si vous saviez comme il vous fausse l'esprit, comme il vous sèche le cœur ! — Sans compter que de ces bavardages imprudents il reste toujours quelque chose, un ménage peut-être que vous aurez brouillé, une amitié que vous aurez tuée, une haine éternelle que vous aurez gratuitement suspendue au-dessus de vos têtes.

*Babilions* donc, tant que nous sommes jeunes, mais gentiment et sans faire tort à personne. Ne *bavardons* et ne *caquetons* jamais !

JULIE.

—:o:—

## LES FEUX FOLLETS DE LA SORCIÈRE.

(LÉGENDE RHÉNANE.)

Au flanc d'une verte colline, les ruines noircies d'une vieille abbaye ; à ses pieds, un tout petit village, dont les humbles et sombres maisons se pressaient à l'ombre de la forêt profonde, puis la montagne s'abaissait brusquement vers le fleuve, d'abrupts rochers, découpant dans le ciel bleu leurs cimes arides et bizarrement profilées, un château lourd, massif et trapu, pesant comme une couronne de plomb, sur un roc à peu près inaccessible, des eaux rapides, profondes, étincelantes, dont les flots se heurtaient en grondant avec colère, tel était le coup d'œil qu'offrait, vers la fin du XIIe siècle, non loin de Bingen, ce fleuve, tour à tour gra-

cieux et sauvage, terrible ou pittoresque, le plus merveilleusement chanté peut-être qui soit au monde : le Rhin.

A droite, toujours au bord du fleuve, mais un peu en avant du village, quelques pierres tombales, mal protégées par un mur à demi-écroulé, dormaient, ébréchés, noires ou moussues, sur des ossements oubliés.

Tout auprès, à l'angle de cet enclos ravagé, s'accroupissait, dans l'ombre, comme un vampire caché dans les ruines, une maison plus triste et plus délabrée que toutes les autres.

Les regards que laissaient tomber sur elles les voyageurs attardés, exprimaient l'effroi ; hommes et femmes se signaient en tremblant et passaient, en hâtant le pas, devant la maison de la sorcière.

Car c'était bien une sorcière, cette vieille femme au profil de chauve-souris, qu'on voyait tout le jour filant sa quenouille dans l'embrasure de sa fenêtre, et le soir errer dans l'enclos funèbre, remuant la terre avec ses doigts osseux et crochus, tandis que, pas à pas, la suivait un gros chat noir, l'œil phosphorescent et au poil hérissé.

Avant elle, une autre sorcière avait habité le même taudis et, plusieurs années y avait demeuré en compagnie d'un corbeau borgne et d'un énorme crapaud qui ne la quittait pas.

C'était du moins ce que disaient les vieillards et ce que les aieules, accroupies sous le manteau de la cheminée, racontaient tout bas, le soir, à la veillée, frissonnant chaque fois qu'à travers les huis de la porte, le vent de la forêt gémissait comme une âme du purgatoire ou que de son aile il heurtait à la fenêtre branlante.

A cette époque, à l'endroit où, sur la croupe de la colline, gisent les ruines à demi-ensouffées dans la mousse, s'élevait, à l'ombre des vieux hêtres, une blanche et riche abbaye, autour de laquelle s'éparpillaient sur le gazon vert, comme des brebis sous la garde de leur berger, des fermes, propres et coquettes, dont les toits brillaient au soleil, et de la porte desquelles descendait, vers le Rhin, un petit sentier qui couvrait sur le tapis de mousse, comme un galon d'or sur un manteau de velours.

Grâce à la libéralité des seigneurs du voisinage, à la piété des fidèles, au travail des moines et à la fertilité du sol, l'abbaye et le village prospéraient, quand un soir, dans la chaumière maudite se glissa, comme un fantôme, la première sorcière.

Plusieurs années se passèrent sans nul ne la revit ; elle ne sortait que de nuit, pour aller arracher, dans la clairière, les plantes vénéneuses dont elle se nourrissait et surprendre les branches, dans la forêt, les petits

oiseaux endormis, qu'elle donnait vivants en pâture à son immonde crapaud.

On craignait ses maléfices, personne ne la troubla.

Un jour, cependant, à la tombée de la nuit, une troupe d'enfant, qui revenaient de l'école du couvent, la surprirent au moment où, dans le crâne d'un vieux lop, elle puisait de l'eau au fleuve. Les imprudents la huèrent et lui jetèrent des pierres, mais elle, se retournant, proféra contre eux d'horribles imprécations et regagna, en boitant, sa tanière, car, paraît-il, sa puissance ne commençait qu'après le soleil couché.

Pendant longtemps on entendit ses cris de fureur, auxquels le crapaud mêlait ses sifflements et le corbeau ses croassements lugubres.

Quand la nuit fut venue, ce vampire infernal cessa tout à coup, et un frère du couvent, qui revenait de la quête, aperçut la mégère, portant sur son poing son oiseau maudit, se glisser à travers les blés mûrs, vers le monastère.

Ses cheveux gris flottaient en longues mèches, le gazon jaunissait sous ses pas, et les paroles qu'elle prononçait faisaient frissonner les buissons.

Arrivée à quelque distance du couvent, elle traça un cercle sur la poussière et commença ses incantations. À chaque parole magique, des formes menaçantes sortaient de terre et, enlaçant leurs bras vaporeux, tourbillonnaient autour du cercle, en ronde infernale.

Blotti derrière une touffe de genêts, le pauvre frère, pâle comme un lin-cueil, retenait sa respiration.

La vieille continuait toujours. Soudain elle saisit, une poignée de plumes, qu'elle jeta en l'air, en poussant des sifflements de vipère.

Un instant les plumes voltigèrent, puis retombèrent sur le sol, pour s'y changer en flammes vertes, rouges et jaunes, qui, se dispersant comme un essaim d'oiseaux de feu, allèrent se poser sur la toiture du couvent, sur les fermes ou dans les blés mûrs.

La sorcière avait disparu, mais les serviteurs infernaux de la vieille maudite accomplissaient déjà leur œuvre de destruction ; les champs de blé disparaissaient sous un mur de flammes, dont les vagues roulaient avec de sinistres mugissements. L'abbaye flamboyait comme une torche et les maisons croulaient, avec un bruit lugubre, au milieu des nuages d'une fumée rougeâtre, d'où s'échappaient, comme du cratère d'un volcan, des gerbes d'étincelles fulgurantes.

Le lendemain, de ces moissons d'or qui, la veille, promettaient l'abondance, il ne restait que des chaumes noircis sur un sol calciné où, çà et là, des monceaux de décombres fumants indiquaient seuls la place qu'avaient

occupée les bâtiments du monastère et les maisons qui l'entouraient.

Seul, le village avait été épargné.

Les terres furent de nouveau labourées et ensemencées, mais ni l'église, ni le monastère ni furent reconstruits, les moines s'étaient aussitôt retirés dans une abbaye voisine, du même ordre que le leur, et où l'abbé leur offrit une fraternelle hospitalité.

La sorcière ne survécut pas longtemps à cette odieuse vengeance, la mesure de ses crimes était comblée; comme elle avait traité la contrée, elle fut traitée elle-même: Lucifer, auquel elle avait vendu son âme, l'étrangla dans une nuit d'orage.

Elle se défendit avec acharnement, et l'on entendit longtemps ses hurlements; enfin ses volets, toujours hermétiquement fermés jusque-là, volèrent en éclats, un globe de feu, environné d'une multitude de chauves-souris et de hiboux, s'élança hors du taudis et disparut dans les profondeurs de la forêt.

Le matin, les personnes assez courageuses pour s'approcher de ce lieu maudit aperçurent par la fenêtre, un cadavre racorni et calciné, étendu sur le sol, jonché de plumes ensanglantées; le visage de la sorcière était aussi noir que son âme; une longue meche de cheveux serrait son cou, le corbeau, piétinant son odieux visage, dans lequel il enfonçait ses serres d'acier, se repassait de ses yeux arrachés de leur orbite, et le crapaud achevait de dévorer sa langue, percée comme par l'application d'un fer rouge.

Quelques heures plus tard, plumes cadavre et animaux immondes avaient disparu.

Le Conseil du village décida alors de faire raser cette abominable maison, afin qu'aucune autre sorcière ne vint désormais y habiter, mais quand les ouvriers envoyés pour la renverser arrivèrent, munis de pics et de haches, ils reculèrent avec effroi.

A l'angle de la fenêtre et accroupie sur un escabeau, une sorcière plus hideuse encore que celle qu'elle remplaçait, filait sa quenouille, chargée de laine noire, et les regardait d'un œil vitreux comme celui d'un mort, avec un effroyable sourire.

(A continuer.)

## LA FÉE NOIRE.

CONTE.

Il y a des Fées roses qui nichent parmi les fleurs, et des blanches Fées qui flottent à l'état de diaphanes nuagillons au milieu de l'azur du ciel.

Il y a des Fées bleues dans les nuits éclairées par la lune,—des Fées vertes sur les sables cristallins du fond des rivières, des Fées violettes modestement tapies sous les mousses des bois.

Il y a des Fées jaunes...il y a des Fées rouges...il y a des Fées tricolores...il y a des Fées enfin de toutes les couleurs.

Voire même des Fées noires.

O mon Dieu...oui...c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Des bonnes et pauvres Fées noires, qui voltigent invisiblement dans l'atmosphère embrasée des colonies, qui sont les charmantes protectrices de la enso en bambon, qui soutiennent et consolent les malheureux nègres, et qui, sur toutes les plaies saignantes sous le fouet du planteur impitoyable, laissent tomber de leurs beaux yeux attendris des larmes douces et fraîches qui s'y transforment en un baume divin!

L'une d'elles, m'assurait-on l'autre jour, la plus poétique de toutes, vient d'inspirer tout dernièrement encore un livre magnifique, une sorte d'Évangile noir, que vous avez lu sans doute et qui s'appelle la *Cécé de l'Oncle Tom*.

On va même jusqu'à prétendre, mais cette dernière faveur ne récompense que le vrai mérite, on va même jusqu'à prétendre que lorsqu'un nègre favori des Fées noires vient s'affranchir en Europe, l'une d'elles se détache aussitôt de la bande coloniale, traverse les mers sans quelque légère conque de nacre étincelant, débarque n'importe où sans le moindre passeport, et veille ici sur la liberté du transfuge comme elle veillait là-bas sur son esclavage.

Telle était du moins la foi profonde de Bob le noir.

Bob le noir était le plus fidèle serviteur du général d'Apréval, intrépide colon de l'île de France, qui était accouru à la première nouvelle de l'invasion étrangère pour combattre et s'il le fallait mourir sous les drapeaux de la mère-patrie.

L'armée que commandait Bonaparte guerroyait alors dans la Lombardie; on était à la veille de la bataille de..... peu importe le nom, en l'ou en o, de la bataille...Nous ne faisons pas ici de l'histoire.....il s'agit tout bonnement d'un conte.

A l'aube naissante, le général était debout...le général piétinait comme un cheval impatient...le général boutonnait déjà son brillant uniforme.

Il appela Bob.

Car Bob l'avait suivi partout. Bob ne le quittait jamais.

Un instant s'écoula sans réponse, puis le noir.

Mais lent, hagard, triste.

—O mon Dieu!...s'écria plaisamment le jeune général. Qu'avez-vous donc ce matin, maître Bob...vous d'ordinaire si enthousiaste, si gai, si triomphant...dès qu'on sonne le boute-selle pour la bataille?

—C'est que jusqu'à ce jour, monsieur, j'ai toujours été certain d'avance qu'il ne vous arriverait pas malheur...

—Vraiment...et aujourd'hui?...

—Aujourd'hui...je viens de voir en songe la fée noire!

—Bah!...allons, vieux rêveur...raconte-moi ce que t'a dit la Fée noire...mais en m'agrippant vite mes épaulettes...

Bob s'exécuta évidemment à contre cœur, et ce fut avec un accent plus sombre encore qu'il répondit à voix basse:

—Elle ne m'a rien dit, maître, mais elle était couverte d'un voile de deuil!

—Parbleu!...ricana d'Apréval...ce doit être sa couleur favorite...Passe-moi mon ceinturon?

—C'est un présage de mort...je vous en supplie, maître...trouvez un prétexte pour

rester au camp...

—Un jour de combat...y songes-tu...mon sabre?

—Maître...au nom de votre femme au nom de votre fille!

A ces mots, le général pâlit tout-à-coup, et, comme chancelant sous ce choc inattendu, il fut s'asseoir à quelques pas de là, la tête penchée sur sa poitrine, le front songeur, l'œil bientôt humide.

Les mains jointes toujours, et dans l'attitude de la prière, le Nègre l'observait en silence.

Mais l'émotion du jeune capitaine ne fut que de courte durée.

Il releva la tête au bout de quelques secondes, il secoua sa longue chevelure au vent, et d'un ton résolu quoique plein d'émotion encore:

—Nous sommes tous les deux! reprit-il avec un sourire contraint. Je suis un soldat, et la réflexion ne m'est pas même permise lorsqu'il s'agit de mon devoir...Plus un mot donc...et donne-moi mes pistolets...je le veux!

Le vieux serviteur comprit qu'il n'y avait plus rien à répondre.

Et d'une main il passa les pistolets, tandis que de l'autre il essuyait à la dérobée ses larmes.

Le général n'ajouta pas un mot non plus.

Mais il embrassa Bob, car il ne le considérait plus depuis longtemps comme un valet, car il l'aimait presque ainsi qu'un ami.

Quelques minutes après, le général d'Apréval faisait piaffer son cheval de bataille à la tête de sa brigade et l'armée française s'élançait en avant.

## II.

Bob un instant resta immobile, atterré.

Puis, mu tout-à-coup par je ne sais quelle étrange inspiration, il se prit à courir follement sur les traces de son maître.

Une première fois il le vit passer superbe, et bravant la mort, à travers les tourbillons de la mitraille et de la fumée.

Les balles et les boulets pouvaient également atteindre le pauvre nègre inoffensif, mais Bob n'y songeait pas. Le dévouement à sa bravoure ainsi que l'amour de la patrie.

Il alla toujours.

Bientôt, hélas! il entrevit une seconde fois la brigade d'Apréval lancée à fond de train...Mais un autre officier supérieur la commandait...Mais le jeune et bouillant général ne brandissait plus son sabre victorieux à la tête de ses soldats.

(A continuer.)

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.35  
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au somnigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.